

## Forme B - Version de Gascogne (légèrement écourtée)

### LA FILLE DU PELLEGRILLEUR

Il y avait une fois un pauvre homme qui avait trois filles et qui les aimait profondément.

Il était jardinier de son métier et, un jour qu'il travaillait dans son propre jardin, en bêchant auprès d'un rosier, il leva un grand Léopard. Et le Léopard se dressa devant lui en disant :

— Homme, il faut que tu me donnes une de tes filles en mariage, sinon je te mangerai.

Le pauvre homme rentra bien tristement dans sa maison. En le voyant, sa fille aînée lui demanda :

— Père, qu'avez-vous ?

— En bêchant au pied du rosier, j'ai levé un grand Léopard et ce Léopard m'a dit : « Homme, il faut que tu me donnes une de tes filles en mariage, sinon je te mangerai. » Laquelle d'entre vous consentirait-elle à l'épouser ?

— Oh ! pas moi ! dit la fille aînée.

Telle fut aussi la réponse de la seconde fille, mais :

— Moi, je l'épouserai, dit la troisième fille.

Elle alla au jardin et vit le grand Léopard qui se tenait pied du rosier. Le Léopard lui dit de le suivre, elle partit avec lui et jamais plus le jardinier ne revit le grand Léopard ni sa fille.

Un jour que la fille aînée s'attristait en songeant au sort de sa plus jeune soeur, elle eut l'idée d'aller bêcher dans le jardin, à la place même où son père avait levé le grand Léopard. Elle dé-couvrit un escalier et le descendit, marche après marche. Quand elle fut au fond, elle vit une belle maison, y entra et trouva sa soeur qui filait au coin du feu. Elle l'embrassa en pleurant. Mais sa soeur lui dit :

— Va, ne pleure pas, je ne suis pas à plaindre. Tu peux croire que j'ai un beau mari ! Le jour, il est Léopard, mais la nuit, il devient un beau jeune homme.

Le soir, quand son mari fut endormi, elle se leva tout doucement, alla chercher sa soeur pour lui faire voir son mari à la lumière. Voilà qu'en approchant le croisset (2) du lit, elle laissa tomber une goutte d'huile sur son mari qui se réveilla. Soudain, tout disparut et les deux soeurs se trouvèrent seules au milieu d'un hallier, dans un pays désert, sous un ciel 'sans étoiles, où elles marchèrent longtemps, sans voir ni un chrétien, ni un toit.

Au sommet d'une haute montagne, elles trouvèrent un grand château : c'était le château des Vents.

— Vents, dirent-elles, par pitié, indiquez-nous le chemin pour sortir de ce désert.

— Où veux-tu aller, dirent les Vents à l'aînée.

— Je veux m'en retourner à la maison de mon père.

— Suis-moi, dit le Vent de Bise.

— Et toi, où veux-tu aller ? dirent les Vents à la plus jeune.

— Je veux retrouver mon mari.

— Suis-moi, dit le Vent d'Autan.

Au bout de sept jours et sept nuits, l'aînée tomba épuisée de fatigue dans le grand pays désert, sous le ciel sans étoiles, et nul ne la revit jamais plus.

— Pauvrette, dit le Vent d'Autan à la plus jeune, d'ici où tu veux aller, il n'y a plus que sept lieues de chemin. Va te reposer à cette maisonnette, là-bas, où brille une petite lumière, là-bas, là-bas, sur cette colline. Tu retrouveras ton mari.

— Merci, Vent d'Autan. Elle eut encore la force de marcher jusqu'à la petite lumière

de la colline. Elle arriva à une maisonnette. Là, habitait une fée qui lui fit bon accueil, car c'était la meilleure des fées. Quand la fille du jardinier se fut bien reposée au coin de l'âtre, elle raconta, en pleurant, à la fée, tout ce qui lui était arrivé. La fée lui dit :

— Ma fille, tu es la cause de ton malheur. Ton mari est un

roi qu'un enchanteur méchant a condamné à une longue épreuve en l'obligeant à être Léopard pendant le jour. En acceptant de l'épouser, tu lui a permis de se libérer, mais il ne fallait pas que son secret fût révélé. Dans sept jours, l'épreuve sera finie, mais il ne se souviendra plus de toi. Pleure, pleure, pauvrette, tu es la cause de ton malheur.

Pendant sept jours et sept nuits, la malheureuse pleura. La bonne fée eut pitié d'elle : à la fin de la septième nuit, elle lui dit :

— Pauvrette, à cette heure, le roi ton mari a fini sa longue

épreuve et il t'a oubliée, mais ne pleure plus : tout espoir n'est pas perdu pour toi.

A demi consolée par la bonne fée, la fille du jardinier ne passa plus ses jours à pleurer mais, la nuit, quand elle était seule, elle ne pouvait retenir ses larmes.

Un jour la fée la fit asseoir sur ses genoux et lui dit :

— Pauvrette, le roi ton mari t'a complètement oubliée. Il se remarie demain.

— Hélas ! comment pourrais-je faire pour empêcher ce malheur ?

— Écoute. Prends cette quenouille d'or avec laquelle tu fileras du fil d'or. Demain, à la sortie de la messe nuptiale, tu iras filer devant la porte de l'église. La fiancée est bien envieuse : elle voudra t'acheter la quenouille d'or. Quand elle t'en demandera le prix, tu lui diras :

*Elle n'est ni à vendre ni à donner,*

*Seulement avec le marié je veux rester.*

La fille du jardinier accepta et, le lendemain, à la sortie de la messe nuptiale, la fille du jardinier filait devant la porte de l'église. La mariée vit la quenouille d'or.

— Oh ! fileuse ! la merveilleuse quenouille ! Combien en veux-tu ?

*Elle n'est ni à vendre ni à donner,*

*Seulement avec le marié je veux rester.*

— Hé ! Tu n'y penses pas !

La mère de la mariée se pencha vers sa fille et lui glissa à l'oreille :

— Accepte donc, pour avoir la merveilleuse quenouille, de les laisser un moment ensemble.

La mariée y consentit mais, de toute la journée, la fileuse ne put avoir un moment de solitude avec son ancien mari pour lui dire un mot et le soir, on fit absorber au jeune homme un soporifique qui le fit tomber dans un profond sommeil. La pauvre oubliée faisait tout ce qu'elle pouvait pour le réveiller et lui disait :

— Ne te souviens-tu pas du temps où tu venais au jardin de mon père et où tu lui disais : « Homme, il faut que tu me donnes une de tes filles en mariage, 'sinon je te mangerai. »

Mais il dormait toujours. Alors, le lendemain matin, la fille du jardinier revint chez la fée et lui dit :

— Je n'ai pas pu avoir un instant de solitude avec le roi. Et la fée lui répondit :

— Écoute. Prends ce dévidoir d'or avec lequel tu dévideras du fil d'or. Tu iras dévider devant la porte du palais du roi. La mariée voudra t'acheter le dévidoir d'or. Quand elle t'en demandera le prix, tu lui diras :

*Il n'est ni à vendre ni à donner,*

*Seulement avec le marié je veux rester.*

Mais tout se passa comme la première fois. Cependant, le lendemain, quelqu'un rapporta au roi les paroles de la dévideuse et tout le jour il fut songeur.

La fille du jardinier, de retour chez la fée, lui dit à nouveau :

— Je n'ai pas pu avoir un instant de solitude avec le roi. Alors, la fée lui dit :

— Écoute. Prends ce plat d'or contenant des oiseaux rôtis qui chantent. Tu iras te placer devant la porte du palais du roi.

La mariée voudra t'acheter le plat d'or et ses oiseaux. Quand e t'en demandera le prix, tu lui diras :

*Il n'est ni à vendre ni à donner,*

*Seulement avec le marié je veux rester.*

La mariée y consentit encore. Le soir, l'oiselière alla dans la chambre du roi. On avait encore donné à ce dernier un soporifique mais, cette fois, au lieu de l'absorber, il l'avait jeté sous le lit. La fille du jardinier lui dit :

— Ne te souviens-tu pas du temps où tu venais au jardin de mon père et où tu lui disais : « Homme, donne-moi une de tes filles en mariage, ou bien je te mange. »

— Oui, oui, je m'en souviens, et je ne veux pas d'autre femme que toi.

Le lendemain matin, le roi dit à son beau-père :

— Beau-père, si vous aviez fait faire une clé pour en remplacer une perdue, et si vous retrouviez ensuite la première, de laquelle vous serviriez-vous, de l'ancienne ou de la nouvelle ?

— De l'ancienne.

— Eh bien, moi, j'avais une femme et je la perdis ; j'en pris une autre, et à cette heure, j'ai retrouvé la première : c'est celle-là que je garde.

*Recueillie en 1899 par Marguerite Delibes, écolière à Comberouger (Tarn-et-Gar.) où elle est née en 1888 et où elle était ménagère en 1914. Elle résidait en 1954 à Beaumont-de-Lomagne (Tarn-et-Gar.). PERBOSC, C. Gascogne, 29-38, n° 4.*

(1) Pellegrilleur : jardinier. Du mot gascon palagrilh, bêche.

(2) Croisset : petite lampe à huile à trois ou à cinq becs en usage autrefois. En gascon : calelho, calel.